

Un des derniers colporteurs du Morvan

TRADITION



Le 10 mars 1936, un commerce de mercerie-bonneterie ouvrit ses portes rue Eugène Boyer à Saint-Honoré-les-Bains. Ce magasin existe encore, dans la même rue, en un autre lieu. La famille qui l'a créé le dirige toujours.

On y trouve, à côté des habituelles nouveautés et des articles de mode, des vêtements d'une autre époque qui suscitent l'intérêt des amateurs avertis. Germaine Monira, épouse d'Ercole Vanninni, âgée de quatre-vingt-dix ans, est toujours là, secondée par sa fille Lina qui a bien voulu nous conter la vie d'un des derniers colporteurs du Morvan venu d'Italie.

Propos recueillis par Henri Ducros

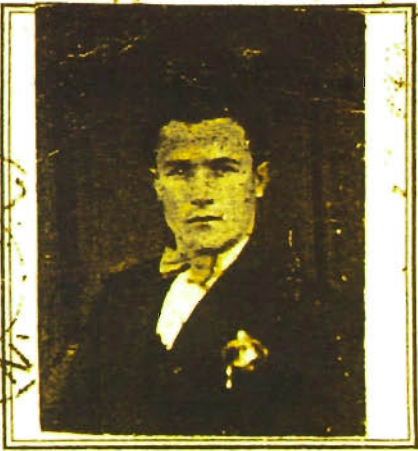
Mon père est né le 8 novembre 1905 dans un village de Toscane, Tresana, proche de Carrare, petite ville toujours riante au pied des Alpes apuanes. C'est là que, depuis l'Antiquité, est extrait le célèbre marbre qui porte son nom. Lorsque mon père naquit, l'Italie était très pauvre. Dans les villages du Massa-Carrare, aux flancs des montagnes, la population vivait dans un grand dénuement, trouvant dans la nature l'essentiel de sa nourriture : châtaignes, figues, gibier... Mon grand-père travaillait toute la semaine dans les carrières et le dimanche, il devenait colporteur. Ma grand-mère, au service d'une famille noble de Carrare, n'hésitait pas à se rendre dans les restaurants demander le pain laissé par les clients. C'était vraiment une grande pauvreté. Ma grand-mère mourut jeune, en 1915 ou 1917, je ne me souviens pas exactement, de la "fièvre espagnole". C'est donc sa fille aînée, ma tante, qui éleva ses frères et ses soeurs. Mon père était le quatrième enfant sur les cinq que comportait la famille.

La misère devenant de plus en plus grande, mon grand-père décida d'emmener en France Ercole, mon père, et un autre de ses fils, Francesco, afin qu'ils exercent le métier de colporteur. Ils rejoignirent tous trois la ville de Digoin où une famille italienne devait les héberger. Cette famille pratiquait le commerce et aidait les jeunes colporteurs. Les papiers administratifs relatifs au droit de vendre et d'aller de village en village étaient délivrés à Charolles, chef-lieu d'arrondissement de Saône-et-Loire. Dans chaque village, ces documents devaient être présentés à la gendarmerie ou à la mairie qui y apposait un cachet. Ainsi débutèrent des années de labeur et de grandes difficultés. Mon grand-père resta en France une année avec ses deux fils, juste le temps de leur faire apprendre la langue. Les premiers départements que parcoururent à pied mon père et mon oncle furent la Saône-et-Loire, la Haute-Loire, le Cantal. A cette époque, ils dormaient à la belle étoile et se lavaient dans les rivières. En 1924, mon oncle dut retourner en Italie et mon père se retrouva seul. En 1926, il arriva dans le Morvan et passa dans de nombreux petits villages : Chiddes, la Corvée, Mary, les Vouavres, Le Vernay, Sémelay, Rémilly, Laboue, Onlay, Préporché ; dans ce dernier village, il avait un point d'attache : le café tenu par la famille Hugotte. Ce fut d'ailleurs madame Hugotte qui devait le conduire à l'église pour son mariage, bien des années plus tard. Le centre d'approvisionnement des colporteurs était toujours à Digoin dans la famille Maucci.

Mon père se plaisait à raconter les veillées d'hiver, époque de l'année propice à ces rencontres, alors que la nuit est plus longue que le jour. Souvent, dans les villages isolés et peu riches, il trouvait chaleur humaine et réconfort. Toute sa vie, il garda un merveilleux souvenir de ces moments-là ; assis à un bout de table, il recevait une écuelle de soupe, puis à la lueur d'une lampe à pétrole, la famille tout entière, très souvent trois générations, faisait cercle autour de lui. Il colportait les nouvelles d'un village à l'autre, racontait des contes et des légendes. On aimait lui faire narrer l'histoire de Romulus et Rémus élevés à Rome par une louve ; il devait aussi évoquer Venise, la ville bâtie sur la lagune. Avant d'aller au lit, il partageait avec ses hôtes une tisane de tilleul cueilli aux beaux jours. Si un vent de grippe soufflait sur la maisonnée, tout le monde avait droit au "brûlot" (bol d'eau-de-vie portée à ébullition et flambée avec du sucre). En guise de remerciements, mon père sortait son fidèle harmonica et jouait, souvent les larmes aux yeux, des airs de son pays. Lorsque la neige tombait en abondance, il séjournait quelques jours chez ses hôtes et en échange participait aux travaux agricoles. Le temps devenu plus clément, il repartait à travers bois et sentiers. Arrivé dans un village, là où plusieurs maisons se serraient l'une contre l'autre, il posait sa balle (i) devant lui et criait : "Le petit colporteur est arrivé, venez voir ; couteaux, rasoirs, fil, aiguilles, peignes, épingles à cheveux, papier à cigarettes, lunettes...". Pour vanter la qualité du rasoir, il prenait une feuille de papier à cigarette et la découpait en fines lanières. Tout ce bric-à-brac attirait bien des regards. Il lui arrivait de percer les oreilles des fillettes, il se servait pour cela d'un bouchon de liège qu'il plaçait derrière le lobe de l'oreille, et d'une aiguille à laine flambée. En 1925, mon père dut retourner en Italie pour comparaître devant l'Office de recrutement militaire de la région de Massa. Là, on lui remit une feuille de congé illimité le dispensant d'accomplir le service militaire ; il était stipulé qu'il était au service de l'armée d'Italie mais dispensé de prêter serment. Ceci était en fait une dispense, émanant de Victor Emmanuel, roi d'Italie. Quelle en était la raison ? Eh bien, tout simplement parce que mon père faisait le même poids, et avait la même taille, que le souverain ! Ce n'est qu'en novembre 1938 qu'il obtint son premier passeport établi par le royaume d'Italie. Entre 1929 et 1933, il fit de brefs séjours dans son pays.

En 1927, mon père eut la chance d'avoir de la famille qui, venue d'Italie, s'installa à Luzy, place du Terreau où elle ouvrit un commerce. Ensemble, ils firent les foires et les marchés, tandis que mon père continuait simultanément son colportage dans les environs. Il resta à Luzy jusqu'en 1936. En 1932 et 1933, mon oncle Francesco revint en France ; mon père parcourut le Morvan une nouvelle fois avec lui. Une anecdote devait les marquer pour toujours : ce jour-là, alors qu'ils rayonnaient sur la commune d'Onlay, ils se retrouvèrent avec une bande de jeunes conscrits qui, venant de passer le conseil de révision, allaient de maison en maison où on leur donnait de

quoi faire un repas copieux qui serait suivi du bal traditionnel. Mon père et mon oncle furent invités, Ercole pour jouer de l'harmonica, Francesco pour chanter dans un français très écorché. Jamais ils n'avaient vu manger autant de victuailles et boire autant de champagne. Alors mon oncle improvisa une chanson dont voici les premières paroles : " Les gars d'Onlay sont de bons garçons, avec le champagne ils lavent la maison... " En 1933, mon père acheta une voiture, une Renault. La vie devint alors moins rude, il ne portait plus de charges sur le dos et n'allait plus à pied.

Cognome Scamini	
Nome Ercole	
Padre di Domenico	
Madre fu Bertoldi Candida	
nato il 8 Novembre 1905	
a Vesuna	
Stato civile Celibe	
Nazione italiana	
Professione Mercanzia ambulante	
Residenza Vesuna	
Via Laurenza	
CONNOTATI E CONTRASSEGNI SALIENTI	
Statura Medio	Fronte Spazioso
Corp. Sulle	Occhi calgi
Colorito rosso	Naso regolare
Capelli neri	Bocca quadrata
Barba ✓	Segni ✓
	
Vesuna 8 Marzo 1936	
Impronta del dito indice sinistro	IL PODESTA' 

Un certain jour, mon père arriva dans un hameau près de Saint-Honoré-les-Bains ; il demanda le couvert dans la première demeure. La maîtresse de maison avait onze enfants, elle lui acheta différentes petites choses, lui offrit le repas et le conduisit au moulin où le meunier, monsieur Philippe Clément, le garda pour la nuit. Cette femme rencontrée par hasard au Seu, allait devenir sa belle-mère quelques années plus tard.

Mes parents se marièrent le 24 février 1936 à Saint-Honoré-les-Bains. Ma mère, Germaine Monira, de huit ans sa cadette et cinquième des onze enfants, est née le 10 décembre 1913. A son mariage elle garda la nationalité française. Sa mère, Françoise Renaud, faisait partie d'une famille bien connue de Saint-Honoré et son père, Gaston Monira, était un enfant abandonné d'origine espagnole. Maçon, il travailla à la construction de l'hôtel Bristol et à la rénovation de l'Etablissement thermal. A cette époque, épouser un Italien émigré ne fut pas chose facile à faire accepter par mes grands-parents.

Le 10 mars 1936, mes parents ouvrirent leur premier commerce de mercerie bonneterie, vêtements de travail. Ils vendaient également des baigneurs en celluloïd, des jouets en caoutchouc, beaucoup de chapelets, des livres de messe et également des harmonicas. Mon père partait tous les jours en tournée et rentrait tard le soir. Lorsque arriva la période sombre 1939-45, mon père fit ses tournées à bicyclette avec deux valises sur le porte-bagage. Un jour, un Allemand entra dans le magasin et demanda du caoutchouc, "gummi" en allemand, ses yeux se portèrent sur une petite étagère au fond du magasin sur laquelle des harmonicas de la marque Hohner étaient rangés ; il sortit une carte de sa poche et se présenta : il s'agissait de M. Hohner !

Lina Lenoir-Vanninni
Janvier 2003

Mon père fut naturalisé français en 1949, il dut donc se présenter avec les conscrits de l'époque au conseil de révision et faire une période de trois jours. Au cours des années 1960-61, il retrouva des compatriotes venus d'Italie avec le chantier Dalla, pour travailler à la construction des bâtiments du centre d'accueil d'enfants géré par la Sécurité sociale. Tous les soirs, tantôt les uns, tantôt les autres, venaient lui rendre visite. Certains d'entre eux sont restés au pays.

Entre-temps, notre magasin actuel fut construit, nous l'avons ouvert à Pâques 1963. Le 26 décembre 1972, Ercole Vanninni, mon père, nous quittait pour toujours.

(1) La balle était une caisse de bois avec six ou sept tiroirs, recouverte d'un tissu noir enduit imperméable. Pour la maintenir sur le dos, deux lanières de cuir se croisaient sur la poitrine. Le tout pesait environ une quarantaine de kilos.

Lorsque notre magasin changea d'adresse, mon mari demanda à mon père ce qu'il devait faire de la balle ; celui-ci lui répondit qu'il avait enduré tant de misère à la porter sur le dos par tous les chemins qu'il ne voulait plus la voir. La balle fut brûlée...

Quelques années plus tard, un musée demanda si nous la possédions toujours, afin de l'exposer parmi des objets du patrimoine.



Les colporteurs sont des marchands ambulants qui présentent leurs marchandises (objets de pacotille, mercerie) dans une caisse suspendue à leur cou.

Dès le XVI^e siècle, ils ajoutent à leurs articles des livres bon marché : almanachs (le plus ancien qui soit connu, l'Almanach des bergers, a été imprimé en 1493 à Paris), livres de piété, recettes de cuisine, astrologie, contes et récits populaires.

C'est grâce aux colporteurs que le livre, et par là même une initiation à la lecture, a pénétré dans les campagnes. Et c'est bien ce qui représentait un danger aux yeux du pouvoir.

Les colporteurs, vite accusés de répandre les idées subversives, durent se plier à un règlement à partir du XVII^e siècle, puis furent l'objet d'une étroite surveillance à partir de la Restauration.

Une loi de 1833 créa une sorte de censure qui interdisait les livres "injurieux pour l'Eglise, contraires aux bonnes moeurs ou présentant un caractère polémique à l'égard du régime ou de ses représentants".

A la fin du XIX^e siècle, ne sont plus colportées que des oeuvres sentimentales.